

## 18. Profession d'espérance

Comment la vie communautaire qui nous est demandée au monastère devrait-elle incarner et exprimer l'espérance et nous faire marcher dans cette espérance ? C'est aussi la question adressée à chaque disciple du Christ qui, de diverses manières et formes, est appelé à être Église en communion avec les autres.

Je pense au verset du Psaume 118 que saint Benoît fait chanter au moment de la profession monastique : « Reçois-moi, Seigneur, selon ta parole, et je vivrai, et ne me déçois pas dans mon espérance. » (Ps 118,116)

Saint Benoît le fait chanter trois fois par le nouveau profès, et à chaque fois la communauté doit le répéter en ajoutant le *Gloria Patri* à la fin. Ensuite, le profès se prosterne aux pieds de chaque moine pour lui demander sa prière. Saint Benoît ajoute : « À dater de ce jour, on le tiendra pour membre de la communauté. » (cf. RB 58, 21-23).

Nous demandons et vivons l'appartenance à une communauté dans le désir que la promesse de vie reçue du Seigneur se réalise et, par conséquent, dans l'espérance. On vit en communauté pour que s'accomplisse la promesse d'une vie pleine, de la vie éternelle, faite par le Seigneur mort et ressuscité pour nous. En acceptant cette profession d'espérance de « la vie véritable et éternelle » (RB Prol. 17), la communauté s'engage à aider chacun de ses membres à vivre dans cette espérance, à la cultiver ensemble, à la raviver et à la renouveler sans cesse.

Comment cela se produit-il ? Comment le vivons-nous ?

Je voudrais exposer quelques aspects de cet engagement communautaire à vivre l'espérance, pour nous aider à prendre conscience que c'est précisément cela qui sauve une communauté, toujours et dans tous les cas, même si elle doit mourir, que c'est précisément cela qui nous permet de vivre notre vocation et notre mission avec plénitude, joie et liberté, quoi qu'il arrive.

La première chose qui me semble importante à souligner est que nous sommes appelés à nous regarder les uns les autres avec espérance. Nous avons vu comment saint Benoît veut qu'on accueille un frère en demandant à la communauté de faire sienne sa profession d'espérance en la promesse du Seigneur. À ce moment-là, après tout le chemin de formation, au cours duquel sa vocation a été mise à l'épreuve, c'est comme si la communauté ne regardait plus que l'espérance pour définir l'aptitude du frère à suivre le Christ au monastère. Du coup, on ne regarde plus ce que l'on est ou n'est pas, si l'on a des qualités ou des défauts, si quelqu'un est déjà presque un saint ou un pauvre pécheur, mais uniquement son désir, son attente de l'accomplissement que seul le Christ peut nous donner, donc son espérance. En fin de compte, c'est la communauté, et non pas tant Dieu, qui ne doit pas décevoir l'espérance de ce nouveau frère.

Regarder l'autre, non seulement les membres de notre communauté mais tout le monde, en mettant au centre de l'attention son espérance, s'unir à son espérance, c'est un regard qui élargit à l'infini les relations humaines, les relations communautaires.

Bien sûr, nous pouvons et devons regarder avec lucidité les limites, les problèmes, les misères qui existent en chacun, mais un regard sur l'espérance et dans l'espérance nous permet de ne pas enfermer l'autre, ni nous-mêmes, à l'intérieur de nos propres limites. Car la promesse de vie que le Seigneur fait à chacun est infiniment plus grande que nos limites. Nous ne pouvons pas croire davantage à nos limites qu'au Seigneur qui nous promet la vie éternelle et la sainteté.

Pensons à la manière dont Jésus a regardé chaque personne mais surtout ses disciples. Il les a appelés à le suivre pour accomplir avec lui sa mission infinie d'amour et de don de soi. Des limites apparaissaient constamment en eux et parmi eux. Humainement, ils étaient un désastre, comme souvent nous-mêmes et nos communautés. Mais le regard de Jésus ne s'est jamais laissé enfermer dans les limites des disciples ou de n'importe quelle personne qu'il rencontrait. C'est pourquoi il pouvait aussi être sévère, les corriger durement, comme il l'a fait avec Pierre, mais il l'a fait précisément parce qu'il les a regardés sans perdre l'horizon de l'espérance.

La lettre la plus courte de saint Bernard ne comporte que 14 mots en latin. Elle est adressée au pape cistercien Eugène III pour lui recommander un jeune homme, peut-être pour qu'il soit formé à une vocation au service de l'Église. Bernard écrit : « *Mittimus ad te iuvenem pudicum, ut aiunt, litteratum, pro aetate. Cetera sunt in spe.* – Nous t'envoyons ce jeune homme. Il est modeste et, paraît-il, pour son âge, versé dans les lettres. Le reste, nous le confions à l'espérance. »

« Le reste, nous le confions à l'espérance. » Quel bonheur si nous savions regarder les qualités et les défauts des uns et des autres avec cette clause toujours ouverte, ouverte à l'infini, à l'impossible que la grâce de Dieu promet à toute vie et peut toujours réaliser. Sans ce regard, sans cette ouverture d'espérance, les relations communautaires ne sont pas chrétiennes, elles ne sont pas ce pourquoi elles sont données et demandées.

Si nous n'avons pas ce regard, même par rapport à Jésus, nous risquons de devenir comme Judas. Pierre par contre, même sans comprendre, même dans l'incapacité de se surmonter, a toujours gardé cette ouverture. Comme à Capharnaüm, quand il a répondu à Jésus : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Quant à nous, nous croyons, et nous savons que tu es le Saint de Dieu. » (Jn 6,68-69)

Avons-nous de l'espérance dans notre regard sur les autres et sur nous-mêmes ?